



**Recherches et rédaction:**  
Michel HAINAUT , Philippe BOVY  
et Daniel DECAMP

**Documents d'archives et  
photographies:**  
Jacques GUILMIN

**Réalisation :**  
Laurence MONTENS D'OOSTERWYCK

**Graphisme :**  
ANGELIQUE BOURGOIS

**Impression :**  
Imprimerie communale d'Ixelles

**Ce fascicule a été élaboré  
en collaboration avec :**

**LE CERCLE D'HISTOIRE LOCALE D'IXELLES asbl**  
**Président: Gustave Fischer**

**Si vous souhaitez recevoir les premières  
promenades de la série  
ou vous inscrire pour les suivantes,  
vous pouvez :**

- soit contacter le service de l'Information  
au 515.61.56 ou 515.61.91
- soit venir chercher votre copie  
à la Maison communale.

**Si vous vous intéressez au passé d'Ixelles,  
prenez contact avec le Cercle d'histoire  
locale au: 515.64.02  
du lundi au vendredi  
de 9h à 12h et de 14h à 16h**



**Yves de JONGHE d'ARDOYE,**  
Bourgmestre,  
Député bruxellois

**Marinette DE CLOEDT,**  
Échevin de la Culture,

**Paul VAN GOSSUM,**  
Échevin de l'Information et des  
Relations avec le Citoyen

**et les membres du  
Collège échevinal**

vous proposent  
une promenade:

# À la découverte de l'histoire d'Ixelles (5b)



La première partie de cette promenade nous a permis de découvrir la genèse de l'urbanisation de ce quartier, liée au percement de l'avenue Louise.

Le second volet de cet itinéraire diffère peu du précédent, illustrant comme lui l'intérêt de plusieurs constructions et la présence d'activités liées à la carrosserie.

## 8 La rue du Tabellion

Le nom de cette rue s'inscrit évidemment dans l'ensemble toponymique d'inspiration médiévale déjà évoqué. Il signifiait au départ "qui écrit sur des tablettes" et ensuite désigna un notaire de juridiction subalterne. Au 19<sup>e</sup> siècle, le terme acquit une connotation quelque peu ironique.

Ouverte en 1875 à travers des propriétés de Georges Brugmann, la voie prit d'abord le nom de rue du Bailli prolongée et ensuite, en 1895, son nom actuel.

Amorcée du côté de la chaussée de Waterloo, la rue atteignit la rue Américaine en 1887. Elle reprenait partiellement le tracé approximatif du chemin vicinal de Tenbosch, qui jadis menait à Uccle par l'actuelle rue Franz Merjay.

La maison du n° 96 abrita les dernières années de la cantatrice Alice Thieffry (°1883-†1983) qui avait donné en 1979 à 96 ans son dernier concert officiel à la salle Mercelis, devenu aujourd'hui l'auditorium Georges Mundeleer. Elle y avait déjà chanté en 1910, lors de l'inauguration des lieux sous le nom de salle Sainte-Elisabeth. Eugène Ysaye l'avait dirigée en 1902 dans les "Sirènes" à l'occasion de la création à Bruxelles des "Nocturnes" de Claude Debussy (°1862-†1918). Propagandiste d'une nouvelle méthode de respiration pour les artistes lyriques, elle a pédagogues jusqu'à ses derniers instants. ■

## 9 La rue Américaine

Il ne faut pas chercher d'autre raison à cette dénomination que la proximité de la rue Washington.

Tracée en partie sur les propriétés de Charles Graux (°1837-†1910) et celles de la famille Buchholtz, dont les noms respectifs ont pris place dans la toponymie ixelloise, cette voie, déjà longue, se vit encore prolongée en 1901 de la place Albert Leemans à la chaussée de Waterloo.

Comme il n'est pas rare dans le voisinage, la maison d'Ieteren, dont les traditions carrossières remontent à 1805, s'établit dans le quartier. Sous la conduite de Pierre d'Ieteren (°-†1975), cette firme a joué un rôle de premier plan dans l'industrie automobile de montage en région bruxelloise et poursuit de nos jours

encore l'importation des voitures Volkswagen et Porsche.

Dès 1877, l'absence d'école à Tenbosch avait retenu l'attention des autorités. Pendant que les projets en ce sens s'élaboraient, la Commune procéda à l'acquisition des terrains nécessaires, notamment celui sur lequel survivait l'insalubre carré Haesseleer avec ses six vétustes maisons. On veilla évidemment à séparer filles et garçons et c'est un groupe de deux écoles qui fut édifié à front des rues Américaine et de l'Aqueduc.

Les écoles 9 et 10, inaugurées respectivement en 1892 et 1898, attirèrent promptement une importante population scolaire, à tel point qu'il fallut en 1896 serrer les 26 petits de première année dans l'exiguë loge du concierge.

On le voit, le nom d'"école-cave" donné par ses détracteurs à cette institution scolaire en raison de l'adaptation de la construction à la dénivellation du terrain entre les deux rues, n'empêcha nullement un essor pédagogique qui se poursuit de nos jours. ■

*Une fête scolaire à l'école n° 9 en 1919*





André Cador

Il est difficile de ne pas mentionner ici la présence dans la rue aux



205 rue Américaine

nos 23 et 25 de la maison-atelier conçue et occupée par Victor Horta (°1861-†1947), même si cet édifice remarquable est situé en territoire saint-gillois.

Comme à l'accoutumée, outre la décoration intérieure très étudiée, l'architecte a utilisé au mieux la faible largeur parcellaire en privilégiant la pénétration de la lumière par l'ouverture de la cage d'escalier sur les pièces de séjour. Après classe-

ment en 1963 et restauration en 1969 par Jean Delhaye, architecte déjà mentionné plus haut et dont les vues font autorité en la matière, le bâtiment, racheté par la Commune de Saint-Gilles, est devenu le Musée Horta.

Parmi les habitants de la rue Américaine, citons, au n° 174 jusqu'à un passé récent, le comédien et baryton André Cador, qui après avoir suivi les cours d'art dramatique d'André Bernier au Conservatoire royal de Bruxelles, s'orienta avec succès vers l'opérette. Sa carrière le mena notamment en France et même à l'île Maurice.

À remarquer, au n° 205, l'habitation personnelle de l'architecte Adrien Blomme (°1878-†1940). Après s'être d'abord illustré dans la voie du Modern Style, il créa ici une intéressante composition axée autour d'une cage d'escalier formant l'angle des rues Américaine et des Mélèzes.

Ultérieurement, il évolua vers un modernisme discret dont témoignent ses réalisations du square du Val de la Cambre ou du n° 48 de l'avenue Émile Duray. ■

Ouverte en 1864 sous le nom de rue du Châtelain prolongée, cette voie rectifiée en 1879 apparut dans la nomenclature officielle dès 1898 sous son nom actuel. Un page désigne un jeune valet de noble ascendance placé auprès d'un grand seigneur. Cette fonction d'origine médiévale, supprimée en France par la Révolution, fut rétablie sous l'Empire et la Restauration pour disparaître définitivement en 1830.

Cette rue conserve encore l'emplacement de deux "bataillons carrés", ensembles de maisons ouvrières construits à l'arrière d'immeubles à front de rue et qui n'avaient le plus souvent accès à la voie publique que par un long couloir débouchant entre deux maisons. Ces bâtiments, généralement baptisés

du nom de leur propriétaire, étaient pour la plupart surpeuplés. Ils disparurent, à quelques rares exceptions près, avec l'essor des constructions sociales. Il s'agit, dans le cas de la rue du Page, du carré Fourie (n° 64) qui comptait quatre maisons lors de sa création en 1866 et du carré Claes (n° 61) qui en comprenait six. Tous deux furent jetés bas vers 1890.

Au n° 45, il convient de signaler un restaurant original installé dans une ancienne quincaillerie, témoin d'un certain type de commerce lié à la carrosserie et à l'automobile. ■

Cette artère tient son nom d'une particularité du paysage local



Maison de Sander Pieron au 157



aujourd'hui disparue: un aqueduc qui amenait les eaux de la vallée du Hain (ce ruisseau arrose notamment Braine-l'Alleud) au réservoir de la Ville de Bruxelles, situé rue de la Vanne. En août 1888 d'ailleurs, des inondations en provenance du quartier Berkendael le firent déborder à Tenbosch.

L'école n° 10, inaugurée en 1898, s'adosse à son homologue de la rue Américaine, numérotée 9, construite en 1892. Ce groupe scolaire, augmenté par la suite d'un jardin d'enfants et d'une pré-garderie, abrite depuis 1988 le Musée de l'École et le Musée d'Histoire locale.

Le premier s'attache à évoquer l'enseignement

primaire de 1850 à 1950 au moyen de mobilier scolaire, de matériel didactique et de pièces d'archives provenant essentiellement du réseau communal. Le second propose un itinéraire dans le passé d'Ixelles par la présentation de documents authentiques : cartes postales, gravures, médaillons ou objets usuels qui mettent en lumière les particularités historiques et folkloriques de la commune.

Comme ses voisines, la rue de l'Aqueduc compte elle aussi son lot d'habitants célèbres.

Au n° 58, Stéphanie Chandler (°1894), née française à Vienne et naturalisée belge, fut écrivain et conférencière. Professeuse à l'Université de Bruxelles, elle publia des études littéraires, philosophiques et morales.

Marcel Hess (°1873-†1948) vécut au n° 67. Peintre de portraits et de fleurs, il laisse une œuvre remarquable tant par sa sensibilité fine et vibrante que par ses coloris riches et distingués.

Ancien ouvrier typographe, Sander Pierron (°1872-†1945) est connu à la fois comme historien, conteur, romancier et critique d'art. On se souvient surtout de sa monumentale *"Histoire de la Forêt de Soignes"* datant de 1905 et plusieurs fois rééditée depuis. Attentif dès la première heure à l'émergence de l'Art nouveau qu'il contribua à faire connaître, il fut le premier secrétaire de l'École de la Cambre en 1926. Victor Horta fut sollicité pour mener à bien en 1903-1904 la construction de son habitation personnelle du n° 157 de la rue.

Le n° 138 de la rue mérite qu'on s'y attar-

de. D'une maison bourgeoise traditionnelle à deux étages, bâtie en 1901, l'architecte a réussi à faire, par l'emploi de matériaux choisis et par l'ajout d'éléments décoratifs judicieux, une demeure qui se détache de ses voisines. L'ensemble a été agrandi et remanié à plusieurs reprises. Sous un toit mansardé, elle est construite en pierre claire, avec des bandeaux de façade gris ; des linteaux en cintre surbaissé avec brisis sont constitués de pierre de teinte intermédiaire, de même que l'imposte, en plein cintre avec ferronnerie rayonnante de la porte cochère. On remarquera encore la loggia pentagonale qui repose sur une console en forme de conque. —



N° 138 : la loggia du premier étage

N° 138





L'origine de ce toponyme est incertaine. Évoque-t-elle le fleuve d'Amérique du Sud, la fière héroïne de la mythologie antique, un perroquet mexicain ou une cavalière se rendant au bois ? Nul argument ne permet de trancher avec certitude et cette rue gardera, sous ce rapport, comme un halo de mystère...

Le passant frissonnera peut-être, avec un brin d'imagination rétrospective, en dépassant le n° 80 où Léon Herry passa la nuit du 25 au 26 avril 1896 auprès de sa maîtresse pendant que les sicaires du sinistre commissaire Courtois assassinaient sa mère rue de l'Arbre bénit...

La rue de l'Amazone ne déroge pas à la vocation carrossière et mécanique des environs: la firme " l' Auto-

locomotion " distribuait les véhicules Fiat au départ de son siège social des nos 35 à 45 et les Établissements Wenmaekers, spécialisés dans la location de voitures de luxe, y avaient étendus leurs garages de la rue du Bailli. —————

Ces lieux, baptisés d'une fonction médiévale sans mystère, ont quelque peu évolué depuis le plan d'alignement de 1864 qui régit l'ensemble du quartier. La rue s'est vue raccourcie en 1879 lorsque la partie unissant la place et la chaussée de Waterloo, connue jusque-là sous le nom de rue du Châtelain prolongée, devint la rue du Page. La place, elle, fut élargie en 1903, pour concrétiser une proposition de l'échevin Léopold Delbove qui, dès 1898, désirait doter le quartier d'un lieu de convergence.

Il convient de rappeler ici que le lotissement d'un ensemble nouveau, si soigneusement programmé fût-il, s'effectuait presque toujours par à-coups, créant parfois des situations intermédiaires incommodes. Ainsi, dans le cas du

Châtelain, déplorait-on encore aux alentours de 1895, l'absence de clôture des terrains vagues, ce qui favorisait les dépôts indésirables ou les incursions répréhensibles aux abords de la place. Le pavage intermittent et l'absence de trottoirs qui contraignaient le passant à se crotter, complétaient la liste des dérangements.

L'aspect bourgeois du quartier ne le préservait nullement du passage de bandes peu recommandables. Ainsi, les 25 avril 1886 et 13 février 1887, des

voyous de Saint-Gilles montés de l'ancienne Barrière vinrent chercher querelle à leurs homologues ixellois pour leur disputer quelques donzelles du cru. L'affaire prit une telle tournure que l'intervention de gendarmes montés fut requise.

Entre 1899 et 1902, la Compagnie belge de Construction automobile dirigée par les frères Victor et Alfred Goldschmidt, installée dans un vaste atelier au n° 18 de la place, lança sur le marché un véhicule à caractère





La Delahaye 135,  
version compétition

sportif, la "Pipe". Ce nom, volontairement emprunté à un objet banal, prétendait souligner le peu d'importance d'une dénomination dans la promotion d'une voiture de qualité. "Ceci n'est pas une pipe" aurait pu dire Magritte !

Les sieurs Thiriar et Van den Daele, eux,

La Delahaye 6 cylindres (1938)



mirent au point en 1920 au n° 41 de la rue du Châtelain un modèle léger, baptisé d'après leurs initiales T.V.D. et commercialisé avec succès durant au moins quatre ans. Plus tard, ces bâtiments accueillirent la Société belge des Automobiles Chenard-Walker & Delahaye, également en charge des intérêts du constructeur Rosengart.

Illustre parent des frères du même nom, Robert Goldschmidt (°1877-†1935) fréquenta lui aussi leurs ateliers. Docteur en sciences, il dressa en 1908 avec Ernest Solvay (°1838-†1922) les plans du premier dirigeable belge et mit en fabrication des autos à vapeur chauffée au bois, destinées au Congo. Un square lui est dédié à Ixelles.

Le n° 47 de la rue du Châtelain était une maison bourgeoise du siècle dernier sans grand caractère : elle comportait deux pièces en enfilade à chaque niveau ainsi qu'une cuisine-cave et des chambres de bonne. L'architecte Antoine Pompe (1873-1980) en hérita en 1937 et entreprit de la transformer. A cette époque, Pompe avait déjà signé, entre autres, les plans d'une maison avec atelier, rue Emmanuel Van Driessche 74 à Ixelles, ceux de la clinique

orthopédique du docteur Van Neck, rue Wafelaerts 53 à Saint-Gilles et collaboré à la réalisation de la cité du Kappelveld à Woluwé - Saint-Lambert.

Il porta sur cette habitation strictement compartimentée un regard neuf qui lui permit de conférer à cet espace entièrement remodelé un caractère personnalisé, à échelle humaine, estimant que tel était pour un architecte le but à atteindre.

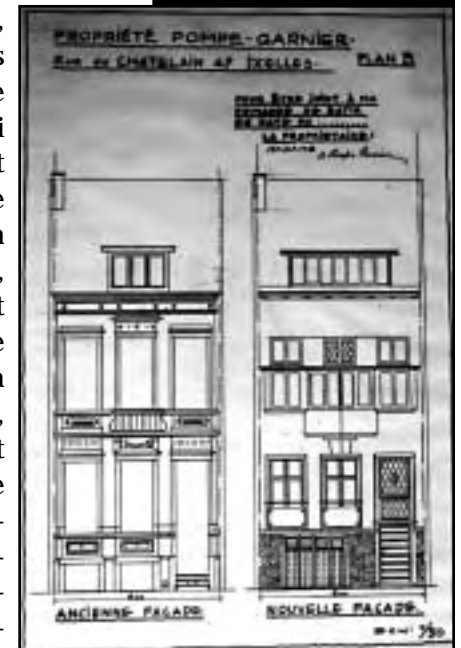
La transformation la plus marquante concerne l'étage supérieur, coupé en trois tranches. Sous les impostes d'origine qui sont maintenues, le balcon est remplacé par les allèges d'une loggia à deux pans. Au niveau des ouvrants, les deux fenêtres de cette loggia et ceux des deux baies latérales sont coiffées et encadrées de frises décoratives en bois. L'ensemble des maçonneries est crépi et peint en ocre.



Maison de l'architecte Pompe : vue du salon

Après le décès de Pompe, le bien fut converti en petits logements pour étudiants, perdant ainsi son unité organique. Le musicien Philippe Tarseleer et son épouse, séduits par les traces de cette réussite qui persistaient malgré cette affectation nouvelle, entreprirent avec patience de restituer à cette maison, qu'ils avaient acquise, le visage et l'intimité dessinés et façonnés par l'ar-

chitecte. Il est permis de croire qu'ils y sont arrivés.



## 14 La rue Simonis

Il y eut deux rues Simonis à Ixelles. Celle qui nous occupe fut ouverte en 1864 sous le nom de rue Jenneval en souvenir de l'auteur de la première version des couplets de la Brabançonne. Hippolyte Dechet, dit Jenneval, naquit à Lyon en 1801 et mourut au combat à Lierre en 1830.

Simultanément, une rue Simonis précéda l'actuelle rue Guillaume Stocq. C'est à la

mort de cet édile en 1886 qu'eut lieu le glissement de toponyme, Ixelles ayant renoncé à honorer le poète combattant qui, entretemps, s'était vu attribuer une artère à Bruxelles, près de l'avenue de la Brabançonne, dans le quartier du Cinquantenaire.

Eugène Simonis (°1810-†1882), d'origine liégeoise, après une formation classique

poursuivie jusqu'à Rome, évolua vers le style romantique. Il fut professeur et directeur de l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles et membre de l'Académie Royale de Belgique. On connaît surtout de lui la statue équestre de Godefroid de Bouillon au centre de la Place Royale et les lions de la Colonne du Congrès.

La première école communale de Tenbosch fut ouverte en 1886 dans une annexe du dépôt de la Compagnie des Petites Voitures - entendons des fiacres - sise dans la rue. Les classes de garçons furent transférées rue Américaine en octobre 1892, celle de filles un an plus tard.

On ne peut quitter la rue Simonis sans donner un aperçu de l'intense activité qui s'y déployait. Un mar-

chand-tailleur, Marit, occupait le n° 8 en 1896. Armand Mercier et J. B. Blaise exerçaient leur industrie de menuiserie-ébénisterie et leur négoce de bois respectivement aux nos 47 et 59 à la même époque. Leur voisin, Joseph Spruyt, entrepreneur, taillait la pierre au n° 51. J. Somville carrossait au n° 61 pendant que Charles Ballegeer négociait en gros et en détail fruits, légumes et charbon, pratiquant aussi, à l'occasion, la fonction de ramoneur juré. Les Éditions Nels qui produisirent une bonne part des cartes postales belges, après avoir quitté la rue de Vienne (actuelle rue Major René Dubreucq), s'étaient installés au nos 20 et 22 rue Simonis où s'affairaient 450 ouvriers sur plus de 120 machines...

## 15 La rue Armand Campenhout

Le lecteur pourrait croire, après avoir aperçu une rue Jenneval devenue Simonis, que les deux créateurs de notre hymne national ont été réunis jusque dans la toponymie. Il n'en est rien: l'auteur de la Brabançonne est François Van Campenhout (°1779-†1848), ténor et compositeur d'opéras et non Armand Campenhout. D'aucuns ont avancé que le musicien, connu outre-Quévrain, avait quelque peu francisé son nom en omettant le "Van" mais il n'en reste pas moins que les prénoms diffèrent. Toutefois, qu'on se rassure : François Van Campenhout a lui aussi sa rue, voisine de la rue Jenneval et de l'avenue de la Brabançonne, non loin du square Ambiorix.

Le toponyme ixellois évoque probablement

le souvenir d'un propriétaire riverain qui céda le terrain nécessaire à l'assiette de la voie publique, pour permettre la création de la rue. Cette voie, aussi discrète que son bénéficiaire toponymique, n'appelle guère de commentaires, si ce n'est que son ouverture fut tardive (1894) et que deux ans après, elle se trouvait encore dépourvue de pavage et d'égout. C'est l'occasion de mentionner la Ligue des Intérêts matériels de Tenbosch qui fit maintes fois pression, sous la conduite du conseiller communal Moreau, pour que soient effectués les travaux de parachèvement des nouvelles artères du quartier.



Statue équestre de Godefroid de Bouillon (place Royale)

Cette rue assez longue fut percée en 1868 sur le tracé approximatif d'un vieux chemin de campagne appelé Ruizerstraat. Elle porte le nom du général américain George Washington (°1732-†1799), héros de la Guerre d'Indépendance (1775-1776) et premier président des États-Unis d'Amérique de 1789 à 1797.

L'aménagement de la rue Washington prit près de 35 ans. Certains, propriétaires et édiles, souhaitaient

un aménagement en pente et contre-pente, d'autres un profil en long à pente unique. Ces tergiversations durèrent de 1891 à 1902 et dissuadèrent certains candidats d'y bâtir faute de connaître le niveau de l'assiette de la chaussée. Elles retardèrent aussi la modernisation de l'ancien égout, rendue d'autant plus nécessaire dans sa partie supérieure que les eaux en provenance de la chaussée de Waterloo, entre les rues Tenbosch et Washington tendaient à stagner au pied du remblai de cette dernière, comme ce fut malencontreusement le cas en 1888. La prolongation de la rue au-delà du rond-point de Tenbosch, future place Albert Leemans, permit au quartier qui se peuplait densément - sa population passa de 4091 habitants en 1890 à 10.238 en 1900 -

de continuer à s'urbaniser sous le nom de Berkendael.

Le sculpteur Charles Samuel (°1862-†1939) vécut et œuvra au n° 36 de la rue. Élève d'Eugène Simonis et de Charles Van der Stappen (°1843-†1910), auteur du "Tombeau des Lutteurs" au Jardin du Roi, il fut également apprenti chez le sculpteur et orfèvre symboliste Philippe Wolfers (°1858-†1929) qui lui apprit la gravure en médaille. Les Ixellois connaissent bien son monument à Charles De Coster aux Étangs et son allégorie de la Belgique au square du Souvenir.

Un autre sculpteur occupa l'atelier par la suite: Alfred Courtens (°1884-†1967), fils du peintre Franz Courtens (°1850-†1943). Il suivit le même Van der Stappen

et de Thomas Vinçotte (°1850-†1925) à l'Académie de Bruxelles. On lui doit principalement les statues équestres des rois Léopold II et Albert Ier, respectivement à Ostende et à Bruxelles, au pied du Mont des Arts.

Émile Vinck fut à peu près leur contemporain. Brillant avocat socialiste, domicilié au n° 85, il fut professeur à l'Institut des Hautes Études et chef du groupe socialiste à Ixelles. On se souvient qu'un incident l'opposa au bourgmestre Fernand Cocq, au cours duquel de vifs propos furent échangés, au point que les protagonistes résolurent d'aller jusqu'au duel. Leurs témoins respectifs, parmi lesquels Eugène Flagey et Albert Devèze, les amenèrent par bonheur à conciliation. Sur un plan plus pacifique, il présida, dès sa constitution en 1919, la Société nationale des Habitations et Loge-

ments à Bon Marché, dont l'action déboucha sur la construction, entre autres, des cités-jardins Floréal et Le Logis entre 1920 et 1927. 

---





Cette rue, qui se trouve pour une grande part en territoire bruxellois, a été victime des contestables démolitions de la Régie des Bâtiments qui l'ont virtuellement amputée.

Le mot "magistrat", qui complète la toponymie d'inspiration médiévale, n'est pas à prendre ici dans son sens moderne d'homme de loi mais bien dans son acception ancienne

d'autorité détentrice, sous l'Ancien Régime d'un pouvoir communal.

Cette voie fut raccordée à l'égout et pavée quasi simultanément en 1888 à frais communs avec la Ville de Bruxelles; le fait est d'autant plus remarquable que l'autorité communale avait montré en l'occurrence un grand souci d'économie. Le pavé de

Quenast utilisé provenait de la rue Caroly où il avait été prématurément usé par l'important charroi qui empruntait cette dernière. Malgré cela, il pouvait parfaitement revêtir la chaussée d'une voie plane comme

la rue du Magistrat, cependant que des pavés de l'Ourthe, plus résistants, étaient mis à l'épreuve dans la rue Caroly.

Installée avant 1914, la marque Panhard et Levassor a longtemps présenté ses modèles aux nos 12 et 14. Après d'importantes transformations, une autre firme française occupe les lieux depuis. —



Voitures Panhard

Le plan général d'alignement sanctionné par l'Arrêté royal de 1864 prévoyait au croisement des rues Washington, Tenbosch et Américaine une place polygonale. En 1889, le projet était toujours pendant et le Collège des Bourgmestre et Échevins décida d'y créer plutôt un rond-point de 70 m de diamètre, dimension bientôt portée à 80 m, avec une zone de

non-bâtisse de 5 m de pourtour. Ce carrefour fut d'abord dénommé rond-point de Tenbosch avant de prendre subitement, en 1906, le nom du bourgmestre Albert Leemans.

Le conseiller Moreau, fer de lance de la Ligue des Intérêts matériels de Tenbosch, ne manqua pas de déclarer stupéfait de cette modification toponymique et de souligner par la même occasion

les tergiversations qui avaient émaillé l'aménagement de la place. De la plantation d'arbres en pourtour à l'aménagement d'un tertre central, la place était devenue un bourbier qui "faisait honte aux riverains". Il y fut remédié et l'heureuse physionomie que présente actuellement le lieu date de 1979.

La présence d'Englebert Albert Leemans au



sein de l'édilité communale coïncida avec une phase politique troublée dont il ne fut pas le protagoniste le moins véhément. Élu en 1878, échevin de 1880 à 1888, il démissionna en février, ce qui entraîna le retrait du bourgmestre Raymond Blyckaerts (°1834-†1901). Albert Leemans lui succéda mais en 1895, un renversement d'alliance au sein de la famille libérale porta à nouveau Raymond Blyckaerts au mayorat. Les dernières années d'Albert Leemans furent assombries par ces revirements et l'hostilité de certains de ces collègues qui en résulta. Aigri et malade, il cessa volontairement de siéger en 1903.

Il convient encore d'associer à la place Albert Leemans le peintre Flore Bermane (°1897-†1985) qui résida au n° 2 pendant près de trente années. Artiste raffinée, elle exécuta

plus de 40 dessins et aquarelles représentant les lieux sous des formes variées allant d'un réalisme sensible aux frontières de l'abstraction. 

---

## 19 La rue Tenbosch

Cette rue, ouverte en 1875, coïncide à peu près avec l'ancien chemin du Coq Tourné (*Verkeerde Haanweg*), toponyme qui sera explicité plus loin. Le vocable Tenbosch désignait à l'origine un château-ferme bâti au 15<sup>e</sup> siècle en bordure du bois de la Heegde, partie de l'antique Forêt de Soignes. Il comprenait un donjon et deux corps de logis, l'un horizontal, l'autre vertical et se trouvait ceint d'un bassin de douves carré. Au 18<sup>e</sup> siècle, un toit à bulbe coiffa le donjon. Sa seule représentation connue date de 1752. L'ensemble disparut peu après 1880.

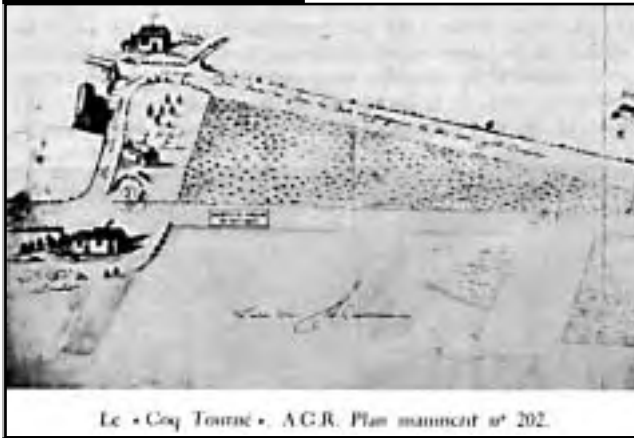
Bien que la rue eut été ouverte à la suite des rues Defacqz et de Livourne, la Ligue des Intérêts matériels dut insister pour amener l'autorité communale, entre 1894 et 1896, à

faire exécuter les travaux de pavage, d'égouttage et d'éclairage. Ce groupement était représenté au sein du Conseil par, outre les sieurs Moreau et Cassart, Jean-Baptiste Moens (°1833-†1908), libraire à la galerie Bortier et père de la philatélie moderne. Domicilié au n° 42 rue de Florence, il avait publié le premier catalogue connu de timbres-poste, intitulé "*Manuel du Timbromane*".

La rue Tenbosch comporta aussi des bâtiments voués à l'automobile. En 1912, au n° 124, le constructeur Étienne Catala commercialisait ses créations, assemblages de châssis et de moteurs français de marques diverses, les "Alatac" qui ne survécurent pas à la Première Guerre mondiale. La longévité des Établissements

Minerva par contre est bien connue. Leur siège central se trouvait vers 1930 aux nos 19 et 21 de la rue Tenbosch.

Au 18<sup>e</sup> siècle était sis, à front de la chaussée de Vleurgat, entre les rues van Eyck et Kindermans actuelles, un cabaret à l'enseigne "den Haen" (le Coq). La voie sinuait à cet endroit qui avait pris le nom de "Tournant du Coq". En 1708, l'administration autrichienne décida un redressement de la chaussée qui dès lors passa derrière le cabaret. Celui-ci, s'adaptant à sa nouvelle situation, s'appela "den Verkeerden Haen", le "Coq Tourné". Peu après, un concurrent vint s'installer non loin, à front de la voie rectifiée et, non sans humour, dénomma son établissement "Au Coq Retourné".



Le « Coq Tourné ». A.G.R. Plan manuscrit n° 202.

À la fin du 18e siècle, le patron du Coq Tourné avait nom Mignolet et son voisin celui de Pletinckx. Ils furent malgré eux les protagonistes d'une ténébreuse affaire. Par une belle matinée d'été, Mignolet, également fermier, allait s'assurer de l'état de ses terres, armé de son bâton fourchu. Il découvrit alors avec horreur, au détour d'un chemin creux, son concurrent Pletinckx, baes du Coq Retourné, baignant dans son sang. Leur rivalité commerciale était connue de tous et Mignolet, craignant d'être soupçonné, rentra chez lui en hâte. Il

fit un paquet de ses vêtements souillés par mégarde du sang de la victime et le glissa sans tarder dans une paillasse éventrée. Hélas, dans sa précipitation, le malheureux avait oublié sa canne à côté du corps... Aussitôt, la police perquisitionna chez lui et trouva les effets ensanglantés. Toutes les preuves se liguèrent contre l'infortuné Mignolet qui, jugé sans délai, fut condamné à mort à l'unanimité moins une voix et exécuté peu de jours après sur la Grand-Place de Bruxelles. Or, à quelque temps de là, un riche propriétaire

des environs sentit venir la mort et manda son confesseur. Il lui révéla avoir tué Pletinckx dans un moment d'emportement au cours d'une algarade survenue pour des questions d'intérêt. Il avoua encore que le hasard l'avait fait membre du jury qui avait condamné Mignolet et que la seule voix négative avait été la sienne. Il légua sa fortune aux veuves Pletinckx et Mignolet qui firent élever entre les deux estaminets une chapelle expiatoire, à l'emplacement actuel des nos 4 rue Van Eyck et 220 chaussée de Vleurgat, démolie en 1900...

